

Un regard dans la main

Il existe à Venise deux versions (au moins) du *Saint Georges terrassant le dragon* de Carpaccio. L'une appartient au grand ensemble mural de la Scuola di San Giorgio degli Schiavoni. La seconde, dans la salle capitulaire qui jouxte l'église palladienne de l'abbaye bénédictine de San Giorgio maggiore, est quasiment identique. Pourtant, la première offre davantage d'attrait. C'est qu'à la différence de l'autre - qui a été déplacée - elle occupe son emplacement d'origine et la partie inférieure, sensiblement à la hauteur du regard d'un spectateur assis dans le sanctuaire, commande la perspective et donne au personnage du cavalier tout son élan.

D'instinct, les photographes appliquent le même principe que le vieux Vénitien, braquant l'objectif de leur appareil à hauteur du regard. Il est exceptionnel qu'ils abandonnent leur posture d'adulte debout, et s'il arrive qu'ils s'agenouillent, c'est pour chercher une vue en contre-plongée. Le monde de l'image serait-il le domaine exclusif des grandes personnes ? Peut-être mu par la tendresse paternelle, probablement aussi à cause de ce qui demeure en lui d'ingénuité enfantine, Pascal Morabito aura sans doute été le premier, sinon à se poser la question, en tout cas à y répondre de façon systématique.

L'appareil photographique qui ne le quitte guère, voilà un an entier qu'il le tient dans la main, l'objectif sensiblement à la hauteur des yeux d'un enfant de quatre ans. A cet âge, le petit, lorsqu'il se déplace, instinctivement soucieux de ne pas tomber, de ne heurter personne, surtout dans une foule, ce qui occupe son champ visuel, ce sont, pour l'essentiel, le sol, des chaussures, des jambes. Images de l'univers, dont, en grandissant, nous avons perdu la mémoire.

J'ignore - le sait-il lui-même ? - si, à l'origine, Pascal s'est seulement amusé à entreprendre un "album de famille" où ses deux plus jeunes fils puissent, plus tard, retrouver le monde dans la perspective dont ils avaient été le centre, et non dans celle que les adultes leur eussent imposée. Le fait est que l'artiste s'est pris au jeu et que le résultat premier de l'expérience en devenir, ce sont des images par centaines, dont aucune n'est indifférente, dont la plupart sont belles et méritent d'être isolées, comme autant de tableaux.

Mais le plus intéressant peut-être est survenu presque par hasard. Au développement de la pellicule couleurs, un œil de peintre ne pouvait être insensible à l'harmonie spontanée qui naît du rapprochement aléatoire de ces clichés quasi microscopiques (chacun, pris isolément, atteint à peine la superficie de la moitié d'un timbre-poste) et donc presque illisibles. Tirées par contact, superposées, ces bandes peuvent couvrir d'importantes surfaces. Dépouillé de son sens originel, chaque signe cesse de représenter des pieds, des jambes, des chaussures, ou peut-être l'amicale incursion d'un chat ou d'un petit chien. A quelque distance, il se réduit à la combinaison de quelques taches, comme projetées sur la rigueur d'une grille géométrique par le "dripping" du pinceau ou de la brosse. Sans doute, d'autres ont-ils - je pense à Rauschenberg - combiné peinture et photo, ou - c'est le cas de Sudre après Man Ray - fait usage de la photochimie en laboratoire, mais Pascal Morabito aura été, je crois, le premier pour se servir de la photo comme pigment pictural.

JEAN BOISSIEU

